

de signaler le début, comme l'un des ragouls les mieux réussis de la cuisine littéraire contemporaine.

« Un soir du mois d'octobre de l'année mil huit cent quarante-sept, époque sinistre où la tête de la civilisation française tournait dans un nuage, pendant que les multitudes marchaient à grands pas du côté du vertige (quel galimatias!), un bon médecin, un juste, un simple, aussi doux de cœur que ferme de caractère, un de ces êtres calmes et forts qui suivent à la fois le bien pour le connaître et le mal pour le dompter... ouvrait toute son âme au calme des champs et à la splendeur d'un admirable crépuscule. »

Ouf! voilà ce qui s'appelle se servir d'un cabestan pour soulever un caillou. Mais poursuivons :

« Il était debout sur le penchant d'une colline, la main appuyée sur un cep de vigne chargé de raisins mûrs. »

Charnants détails; rien ne manquerait à cette pose et à ce paysage, si l'auteur avait pris la peine de nous dire quelle était la couleur des raisins.

« Devant lui s'étendait une vallée immense sillonnée par le » Cher, une des ceintures d'argent de la France intérieure. »

Pourrait-on demander à l'auteur, sans être trop curieux, quelles sont les ceintures d'argent, ou, pour parler plus prosaïquement, les rivières de la France extérieure?

« A ses pieds jouait dans les herbes un enfant de dix ans à peine, rose comme un linot de printemps et babillard comme une linotte en avril. »

Ainsi, c'est bien entendu : autant le linot est rose au printemps, autant sa femelle, la linotte, est babillard en avril. Cela se nomme du style descriptif.

Si vous voulez savoir maintenant comment s'expriment les héros du romancier, et quelle opinion ils ont de leur personne, écoutez :

« Vous me connaissez, fils de pauvres ouvriers morts de misère, je suis entré dans la vie avec l'orgueil d'un empereur romain, le génie astucieux de vingt diplomates et la pauvreté d'un chiffonnier (quelles antithèses triomphantes!). En dix ans j'ai appris tout ce que peut savoir un homme, et je me suis trouvé là où vous savez, c'est-à-dire à vingt coudées au-dessus de mon siècle, qui est bien un des plus ignares et des plus pédants. »

Pédant, oui, quand ses écrivains écrivent de telles choses; ignare, oui, quand il se rencontre un public pour les lire.

« Je sais que si je publiais mes ouvrages ils ne seraient lus de personne (à la bonne heure), parce que ce sont des livres de grandeur (des in-folios sans doute) et de raison. J'écris des notices, des préfaces pour des crétins de libraires qui ne sont pas dignes de brosser le plus affreux de mes baillons. »

Pas si crétins, dirai-je à l'auteur; car je ne connais pas un seul libraire qui consentit à payer quarante sous pièce les quatre volumes de ce roman, dont le premier feuilleton semble un défi porté au bon goût, au style et au sens commun.

Et cependant l'auteur de cette énormité, M. Arthur Ponroy, est un écrivain qui a donné à son début quelques espérances.

Le Vieux Consul, tragédie en cinq actes née de la réaction ponsardienne, n'était pas une œuvre dramatique sans reproche, mais elle ne manquait pas de qualités. J'ai lu, il y a quelques années, de M. Ponroy, une nouvelle romaine intitulée *Enia Nevada*, et qui valait mieux que tous les romans qu'il a publiés depuis. C'était une étude remarquable par l'observation et spirituellement écrite. Qui le croirait, après les citations qui précèdent, si l'on ne savait que le roman-feuilleton est le vampire de l'esprit, du style et de l'observation?

Le Siècle ne veut pas non plus rester en arrière; aussi donne-t-il en ce moment à ses lecteurs la *Femme sauteuse*. Cette *histoire du cœur* est de M. Élie Berthet, le seul grand homme qu'ait produit le roman-feuilleton. Pendant deux ou trois ans M. Berthet a failli détrôner M. Paul de Kock. Il est vrai que, depuis cette époque, M. Berthet a été détrôné lui-même par M. Paul Féval, lequel est fortement menacé, assure-t-on, par M. Paul Duplessis. Tels sont les grands noms contemporains.

J'attends M. de Lamartine à son premier roman, dont tous les journaux annoncent la prochaine apparition. Il sera curieux de mettre en regard l'auteur de *Geneviève* et l'auteur des *Méditations*.

JUNIVS REDIVIVVS.

Courrier de Paris.

Il faut en prendre son parti, le bœuf-gras ne sera pas visible cette année. Dans sa sagesse, l'autorité compétente a jugé que ce spectacle lui coûterait trop cher. On n'est pas riche, et le peu d'argent qui nous reste, on le réserve pour d'autres mascarades. Cependant il avait été question d'inaugurer cette intronisation du royal animal par une pièce à grand spectacle, applaudie d'avance par les restaurateurs et leurs amis. Le carnaval déchu reprenait son empire, et le majestueux quadrupède, décoré du nom de Mahomet II, eût été d'abord conduit au Louvre des rois, entouré de mamamouchis porteurs de grands sabres, ainsi que cela se pratiquait au temps de la Restauration. De là, en suivant un itinéraire connu, la glorieuse bête s'en allait, de son pied léger, recevoir l'investiture et la bénédiction à la grand chambre, au palais et à l'Hôtel-de-Ville. C'est un spectacle manqué et une reprise perdue faute d'argent. Le désappointement est vif parmi ceux qui s'apprêtaient à figurer dans la mascarade sous un faux nom, je veux dire sous un faux nez; les porteurs d'aigrettes et de turbans, tous les grands dignitaires de la cérémonie ont dû renoncer à leur friperie d'emprunt; ainsi les Vénus en falbalas, les Dianas en jupes roses et les Amours aux ailes de papier doré qui se sont envolées du même coup.

Reste à savoir si la présence du bœuf-gras est indispensable en carnaval. Dans leurs fêtes travesties de la rue du Foulard et de la place Royale (lisez des Vosges), nos pères se passaient fort bien de ce supplément. Leur imagination n'allait pas au-delà des accessoires mythologiques. Il serait temps peut-être de supprimer définitivement cet intermède grotesque et de revenir à la poétique simplicité du carnaval primitif.

Passons à nos nouvelles du jour, qui méritaient d'être illustrées, comme vous allez voir en tournant la page. C'est d'abord la scène ou séance de magnétisme qui s'est donnée vendredi à la salle Bonne-Nouvelle en l'honneur des journalistes et des hommes de lettres, pour parler comme la lettre de convocation. J'aime cette hardiesse qui prend le scepticisme corps à corps et le contraint à s'expliquer sur un fait surnaturel. Haltons-nous de proclamer tout de suite que M. le docteur Lassaigne et son sujet, mademoiselle Prudence, ont surpris l'admiration générale et enlevé les suffrages des plus clairvoyants. Sous le rapport du sortilège et de la divination, il n'y a guère que le fameux Cagliostro ou le non moins célèbre Robert Houdin dont les sortilèges valent ceux de mademoiselle Prudence et de son habile partenaire. Gaspard Hauser, Jeanne Vermont et leurs autres imitateurs sont effacés par cette virtuose du somnambulisme. Elle est un résumé vivant des plus merveilleux phénomènes de l'art; c'est-à-dire qu'elle possède l'audition sans le secours des oreilles, la vision sans l'aide des yeux, la communication des pensées, la divination et l'oubli, au réveil de cette léthargie lumineuse. Mademoiselle Prudence joue aux cartes avec la prestesse d'un aveugle, elle devine votre pensée par l'intermédiaire de son magnétiseur, elle déchiffre vos secrets jusque dans votre poche. Vous criez à l'écarnotage; du tout, c'est un prodige. Le célèbre professeur Orfoli se plaisait à raconter pendant son séjour à Paris l'anecdote de la cataleptique de Bologne; cette fille étonnante lut couramment deux vers latins que le savant avait écrits sur un papier qu'il portait dans son agenda. La lucidité de mademoiselle Prudence est plus surprenante encore, puisqu'elle accomplit le même tour de force les yeux bandés.

Un de nos amis, écrivain et savant des plus distingués, explique ainsi quelque part l'effet miraculeux du bandeau magnétique. Au mois de décembre 1844, dit-il, je fus invité par M. le docteur Frappart à vérifier par moi-même un cas de somnambulisme sur une jeune personne dont le nom a beaucoup d'éclat dans le monde magnétique. Le fait dont j'allais être le témoin et, ajoutait-on, le témoin convaincu, était accompli chaque soir en présence d'une foule de spectateurs qu'on laissait libres de régler ou de modifier l'expérience à leur gré. La jeune fille étant déclarée endormie par son magnétiseur, on mit sur ses yeux un appareil composé de deux bandes de taffetas gommé, couvrant tout le globe de l'œil; 2^e une couche de terre glaise, formant une espèce de masque qui couvrait les yeux, le front, le nez et les joues; 3^e sur cette couche de terre un bandeau noir noué derrière la tête. L'appareil placé, je l'examinai avec attention, et j'avoue qu'il me fut impossible d'y découvrir ni même d'y soupçonner aucun défaut. On apporta des cartes, des livres et des lettres, la somnambule lut couramment, elle joua aux cartes, et agit absolument comme si elle voyait. Mémé résultait les jours suivants. M. Frappart me demanda si j'étais convaincu. Avant de répondre, je voulus exprimer l'appareil sur moi-même, et il résulta de l'épreuve que l'appareil n'interceptait nullement le rayon visuel; nos expériences furent publiées, et M. Frappart s'exécuta de bonne grâce.

Mademoiselle Prudence (car c'était elle) pouvait donc voir avec son bandeau, le fait démontrait que rien n'était plus possible, et même plus certain, puisqu'elle lisait parfaitement. Telle est l'objection que les incrédules ne manqueront pas de soulever, à quoi les croyants ont déjà répondu qu'une expérience qui date de huit ans ne saurait être concluante, et que depuis cette époque les procédés du magnétisme ont été améliorés. D'ailleurs les exercices de mademoiselle Prudence ont enchanté trop de monde pour qu'il soit possible de contester le véritable succès de plaisir, de surprise et même d'admiration qu'elle a obtenu.

Arrivons à notre seconde nouvelle illustrée, le bal de M. l'ambassadeur de Turquie. C'est un autre prestige incroyable, et comment décrire des éblouissements? Le langage abrégé des points d'admiration est le seul qui puisse exprimer la nôtre. Lambris étincelants, grappes lumineuses, pyramides de fleurs, orchestre enivrant, souper qui l'est devenu, et que de comparaisons on risquerait à propos de la beauté des houris et des souvenirs du harem, si le paradis de Mahomet n'était pas un peu usé. Au milieu de ces charmes échantillons de toutes les grâces européennes, la splendide beauté de madame la princesse Callimarki se détachait comme un diamant parmi des perles. En songeant au berceau de la princesse (grecque de Corfou), un mytheologue la comparait à Calypso conduisant le cœur de ses nymphes, mais pour un Télémaque combien de Mentors ou de Nestors parmi les spectateurs mâles! Dans ces fêtes musulmanes, les hommes chavues du parlement et de l'armée regardent d'un œil d'envie les jeunes Osmanlis fièrement coiffés du fez. Une autre particularité donne aux soirées de M. Callimarki beaucoup d'attraits aux yeux du beau monde. C'est la seulement qu'on peut voir les lions de la diplomatie étrangère; ailleurs lord Normanby devient presque invisible, et M. de Kisseff l'est toujours. On sait aussi que l'ambassadeur ottoman est le seul de ses collègues qui daigne faire danser notre France officielle dans ses salons.

Des brillants hôtes de M. Callimarki aux oiseaux savants de mademoiselle Vandermerch la transition est brusque, nos dessins n'en font jamais d'autres. Les volatiles dressés par cette habile institutrice vont gazouiller dans les bonnes maisons, où leur savoir faire n'est pas moins admiré que les phénomènes du somnambulisme. Le personnel de la troupe emplumée n'est pas considérable, cela se borne à

quatre sujets, mais ce sont tous des premiers rôles. Le pinson attrape les lettres au vol et vous construit un alphabet, le verdier désigne les fleurs par leur nom, le malgache est poète et fait le bouquet à Chloris, le chardonneret peint le portrait. Il va sans dire qu'ils sont tous musiciens-nés. Ce sont des oiseaux admirablement doués d'intelligence. — Ou l'esprit ne va-t-il pas se nicher aujourd'hui? — Leur érudition est ingénieuse et leur éloquence n'ennuie personne; ils ont la clef des sciences, et ils auront bientôt celle de tous les cœurs, reste à savoir s'ils ne regrettent pas la clef des champs.

Nous voici dans une autre volière, en vertu de notre quatrième dessin, destiné à consacrer le souvenir d'une bonne œuvre. Il s'agit du bazar de charité tenu au Palais-National dans la journée du 30 janvier. « Nous allâmes hier au Palais-National faire médianoche, écrit madame de Montbazou, et chacune de nous y échangea sa part de friandises contre de beaux louis d'or, qui seront pour les pauvres. » — La reine, écrit à son tour madame de Genlis, vient d'envoyer de Trianon à la duchesse de Chartres une provision de fruits merveilleusement beaux; et, comme nous étions costumées en bergères pour le divertissement du soir, cela m'a donné l'idée de proposer à Son Altesse de les vendre à l'heure du goûter en faveur des indigents. J'ai fait un millier d'écus avec mon panier de pommes. » On voit avec plaisir les dames les plus distinguées de Paris continuer cette tradition charitable du Palais-National; seulement, elles ont agrandi ce cercle de bienfaisance; c'est de l'aumône très-bien entendue et encore mieux organisée. Pour une boutique de friandises, vingt autres offraient aux amateurs des acquisitions plus durables. « Allons, Messieurs, faites-vous servir, je vous demande la préférence; voyez, tout est à vendre! » Bien d'autres paroles tentantes s'échappaient de ces jolies bouches; aussi les bienheureux que leur bonne étoile avait conduits dans ce bazar ont-ils enlevé la marchandise au poids de l'or; ils en auraient fait autant des marchands par esprit de charité. La comtesse de L... a vendu cinq cents francs un porte-cigare; telle paire de jarretières, payée le double à madame de V., fait le bonheur de son acquéreur. Il va sans dire que toutes ces boutiques étaient fort bien tenues; toutes les marchandes n'étaient pas des duchesses, mais elles méritaient de le devenir.

Tenez, s'il fallait distribuer des couronnes et des titres à toutes les dames de Paris que dévore en ce moment l'amour du prochain et qui patronnent n'importe qui et n'importe quoi, tous les nobiliaires du monde n'y suffiraient pas. Jadis la manne de l'aumône tombait dans la besace du pauvre indistinctement, maintenant on classe les infortunes; le malheur a son numéro d'ordre et sa catégorie; la bienfaisance mondaine se dispute les infirmités, les noirs, les Grecs et les réfugiés ont eu leur temps, maintenant les philanthropes trouvent d'autres misères à traiter comme des nègres. On connaît nos sympathies, et ici la malveillance pourrait seule se méprendre sur nos véritables sentiments. On ne saurait entourer de pitié dans la population riche de la capitale comme les nécessiteux; peu importe les classifications et les préférences, pourvu que l'aumône arrive à sa véritable adresse.

Cette semaine n'aura perdu aucune de ses journées; compentez, s'il est possible, depuis lundi, les trésors de charité prodigués par la voie séduisante du bal, des tombolas et des concerts. Jamais la misère publique n'avait motivé plus de réjouissances. Passons à la hâte sur les vions officiels donnés aux indigents des mairies et aux orphelins du choléra, pour annoncer la fête qui aura lieu samedi à la salle Favart au bénéfice de l'association des artistes peintres. L'aumône est le plus saint des devoirs en présence des misères du travail et du talent.

Le carême approche, le plaisir vide son grand sac, le bal masqué a décalché son monde, chacune de nos nuits offre l'image d'un printemps radieux éclairé au gaz. Paris cependant n'est pas seulement une salle de danse, et toute son activité n'est pas tombée dans ses jambes. Ne vous représente-t-il pas une Babel incessamment ouverte à la confusion des langues et des styles?

Deux nouvelles sérieuses, entre plusieurs autres qui sont futiles, font trembler la foule des privilégiés sur la chaise curule du cumul et de la sincérité. Il s'agit d'enfermer dans les limites d'une seule fonction ceux qui mangent du budget à deux ou trois sauces; il s'agit encore, non de couper et d'abattre les peupliers de la liberté, mais l'arbre des abus, qui, dans notre belle France, a poussé des racines bien plus profondes. On ne saurait croire, si l'Almanach national n'était pas là pour l'attester, combien Paris renferme de ces fonctionnaires de luxe qui vivent, comme le rat de la fabrique, dans le fromage du budget. Inspecteurs qui n'inspectent rien, conservateurs fantastiques de collections imaginaires, professeurs qui ne professent guère que l'art d'emarger, prenez garde, il se dit que vos prébendes sont menacées; on veut contraindre les sédentaires à l'activité et les voyageurs à la résidence. Parmi les plus intrépides, on cite un savant ou prétendu tel, qui perçoit le traitement de cinq emplois et n'en remplit aucun. C'est une histoire qui nous répugne par son scandale et que d'autres se chargeront de raconter ailleurs.

Le ministre actuel de l'instruction publique, M. de Parieu, que l'on dit animé des meilleures intentions, ne manquera pas d'en faire son profit. Il vient de rendre un véritable service aux lettres en décidant qu'à l'avenir les missions scientifiques ne seraient plus accordées à la faveur, et que l'Institut lui désignerait les candidats à ces fonctions. Pour deux ou trois de ces pérégrinations véritablement fructueuses pour l'histoire, combien d'argent gaspillé et d'encouragements prodigués à l'importunité et à l'intrigue!

Le fait-Paris devient endormeur, au lieu de joueur qu'il était naguère. La presse quotidienne ne dénonce plus les maisons de jeu clandestines; elle signale à l'indignation des hon-

nètes gens et à la vengeance des lois ces Machiavels du vol qui, pour dépouiller leurs victimes, ont recours à la séduction du petit verre ou de la prise de tabac. Pour peu que votre bourse soit garnie ou que votre montre affiche une valeur ostensible, à la Bourse ou au spectacle, en omnibus ou en chemin de fer, gardez-vous d'accepter l'offre trop empressée de votre voisin; sa tabatière doit vous être suspecte ainsi que son grog ou son cigare, c'est un endormeur. Voilà l'homme digne de toute votre défiance, bien plus que s'il vous lisait un article du *Constitutionnel* ou quelque fragment d'une tragédie inédite ou non. Non-seulement ces endormeurs ne se contentent pas d'être d'affreux scélérats, ce sont encore de vils plagiaires; demandez plutôt aux Lazarilles de la cour d'assises. Ce garçon de caisse endormi par un officieux qui le débarrasse de sa sacoche, cette femme bien mise et d'une tournure distinguée (nous copions son signalement) qui se laisse griser dans un café par un inconnu, ce commissionnaire en butte aux mêmes maléfices, et qui s'en revient de Pontoise comme on n'en revint jamais, c'est-à-dire sans pouvoir expliquer comment il y est allé; eh bien! ces mauvais tours, qui ne sont peut-être que d'assez bons tours joués à la grande presse par ses fournisseurs, figurent dans une chronique à la main de 1786. Chacun de ces attentats d'hier s'y trouve consigné dans tous ses détails, il n'y a que le dénouement de changé. En 1850, le malfaiteur s'enfuit et court encore; la police de



Expériences de somnambulisme-magnétique au Bazar Bonne-Nouvelle.

l'ancien régime, qui n'y va pas de main morte, prend les vauriens en flagrant délit et les livre au Châtelet, qui les fait rouer vifs.

Comment faire? nous sommes loin d'avoir dit tout ce que nous savons sur cette joyeuse semaine, et pourtant il faut finir... par le théâtre. L'autre soir encore ne se disait-on pas dans plus d'un salon: « Écoutez; on se bat dans Paris; j'ai entendu la fusillade dans la direction du boulevard du Temple. » C'est qu'en effet, tous les soirs, depuis la chandeleur, le Cirque livre une grande bataille qui gronde jusqu'au lendemain matin. *Bonaparte ou les Premières Pages d'une grande Histoire*, ainsi s'intitule cette épopée en vingt et un chants ou tableaux militaires; autant d'actions rapides, où le héros parle par la voix de ses canons et agit par la main de son armée. Le voici à Toulon, où il brûle la flotte anglaise; au 13 vendémiaire, où il sauve la Convention. Puis il s'élance au delà des Alpes pour cette campagne de quinze mois et de soixante batailles. C'est en vain que l'armée aguerrie du Cirque précipite ses manœuvres sur cette scène de vingt pieds carrés, les victoires de Bonaparte ont l'air plus forte. On en passe, et des meilleures, pour arriver à Lodi, où le pont est enlevé sous vos yeux; ainsi du plateau de Rivoli, de la citadelle de Mantoue, et de Pavie dont la conquête est la dernière des premières pages de cette grande histoire. C'est un spectacle plein d'émotion, où l'on songe bien moins à comprendre qu'à regarder ce qui se passe. Les auteurs (puisque il en est jusqu'à trois



Bal à l'Ambassade Ottomane le 1^{er} février 1850.